

COMMENT NOUS FERONS LA RÉVOLUTION

par

Émile PATAUD et Émile POUGET

Librairie illustrée J. Tallandier, Éditeur, Paris.

AUX LECTEURS...

Au baptême, notre volume a changé de nom. La faute en est à notre éditeur qui, en présentant sa couverture aux encres d'imprimerie, - qui sont les fonts baptismaux du Livre, - l'a saboté sans vergogne.

N'étant pas d'humeur acariâtre, nous ne lui en avons pas tenu rancune... et nous plaidons sa cause près de vous; comme nous, vous amnistierez notre éditeur.

Et pourtant, le sabotage est patent!

Aux lieu et place du titre anachronique qui s'étale sur la couverture devait, en trois lignes, flamboyer:

COMMENT NOUS AVONS FAIT LA RÉVOLUTION

Tel est l'intitulé que devait arborer notre bouquin.

Car, vous le savez tous, la Révolution est accomplie!... Le capitalisme est mort.

Longtemps, la Camarde guetta la vieille société. L'agonie fut dure. La bête ne voulait pas mourir. Et cependant, le diable sait combien elle était malade!... Enfin, sa dernière heure sonna.

L'événement était escompté depuis tant et tant que la classe ouvrière, qui attendait l'héritage, n'a pas été prise au dépourvu. C'est que, au préalable, il s'était opéré en elle un travail de gestation et de réflexion qui, le moment psychologique venu, lui a permis de triompher des difficultés: petit à petit, elle avait acquis la capacité sociale, s'était rendue apte à gérer ses affaires, sans intermédiaires, ni prête-noms.

La classe ouvrière avait fait sien le mot que Sieyès appliquait, à la fin du dix-huitième siècle, au Tiers-État, et, lasse de n'être rien, elle voulait être tout!

Se dressant en opposition à la classe bourgeoise, elle se proclamait en insurrection permanente contre elle et se préparait à lui succéder. Dans les lézardes des institutions capitalistes, elle déposait les germes des institutions nouvelles et, vivifiée par le concept de grève générale, elle se familiarisait avec l'œuvre d'expropriation qu'elle affirmait nécessaire et fatale.

Déjà, dès 1902, la *Confédération générale du Travail* avait procédé à une enquête qui disait les intentions du Proletariat:

Elle avait appelé l'attention des syndicats sur ce qu'ils auraient à faire, au cas de grève générale triomphante. Elle leur demandait d'examiner comment ils procéderaient pour se transformer de groupements de lutte en groupements de production? Comment ils effectueraient la prise de possession de l'outillage et quelle conception ils avaient de la réorganisation des usines et des ateliers? Quels rôles ils pensaient que joueraient, dans la société réorganisée, les fédérations corporatives et les Bourses du travail? Sur quelles bases ils prévoient que s'opérerait la répartition des produits?

C'était tout le problème social posé en points d'interrogations.

Cette enquête ne fut d'ailleurs pas l'unique symptôme des préoccupations qui, de plus en plus, absorbaient la classe ouvrière. Le «*Que faire au lendemain de la Grève Générale?*» tournait à l'obsession, s'incrustait dans les cerveaux, s'y condensait et s'y clarifiait.

Et c'est pourquoi, lorsqu'éclata la grande tourmente révolutionnaire, les masses populaires ne furent pas ignorantes et désemparées. C'est pourquoi, après avoir combattu, après avoir démoli, elles surent réédifier!

Ce fut une période d'enthousiasme magnifique. Les plus froids, les plus inconscients étaient secoués, réchauffés.

Ah! les grandes et belles journées de tumulte et de fièvre! Tragiques elles furent à vivre... douces elles sont au souvenir.

Ce qu'a été cette Révolution, - la plus grande et la plus profonde qui se soit encore accomplie, - nous allons le dire.

Nous allons évoquer et revivre cette période formidable et sublime. Nous allons assister à l'enfantement d'un monde.

Chapitre premier: *LA DÉBÂCLE.*

Par cet après-midi de dimanche printanier, de l'année 19... des milliers de grévistes du bâtiment s'étaient rendus au manège Saint-Paul. La foule, accumulée dans la salle, surexcitée déjà par les longs jours de grève, électrisée par la griserie des paroles, énervée du piétinement dans la sciure de bois aux relents de crottin, s'exaspérait, devenait houleuse.

Il y avait de l'orage dans l'air. On sentait gronder les colères - prêtes à déflagrer.

Depuis une grande quinzaine, le travail était suspendu et toute la corporation était en lutte.

Les ouvriers, obstinés dans la résistance, voulaient vaincre, - et les patrons, sûrs de l'appui du gouvernement, se refusaient aux moindres concessions.

Le meeting finissait.

La sortie fut entravée par les coutumières mesure de police. La facilité de barrer l'étroite rue où était situé *le Manège* avait permis de rendre plus compacts les cordons de sergents de ville. Et, par excès de précaution, un filtrage rigoureux et d'une énervante lenteur contrariait l'évacuation de la salle.

La foule s'irrita de l'embouteillage qui lui était imposé. Comme un élément trop comprimé, elle se détendit brusquement et, en une poussée furieuse elle disloqua les barrages policiers. Malgré leur carure et leur nombre, les agents des brigades centrales furent refoulés et la sortie s'effectua plus rapide.

Les officiers de police, encolérés par l'échec de leurs précautions, ordonnèrent le ralliement et lancèrent leurs troupes au revers du flot populaire qui s'écoulait bruyant par la rue Saint-Antoine.

Les grévistes firent front à l'attaque et, en peu de temps, la bagarre dégénéra en échauffourée: quelques tables et chaises, prises aux terrasses des cafés des planches, un tramway renversé, s'esquissèrent en barricade. La résistance ouvrière fut vive; on se battit avec acharnement.

Tandis que ces incidents se déroulaient rue Saint-Antoine, une colonne de grévistes avait obliqué par la rue de Rivoli, et se dirigeait vers les grands boulevards. Comme les quelques sergents de ville épars, non plus que les quelques postes de soldats gardant les chantiers déserts ou bivouaquant de ci de là, n'étaient de taille à lui barrer le chemin vint, elle y parvint sans obstacles.

Les boulevards étaient encombrés par la cohue des promeneurs, - ainsi que des flâneurs installés aux terrasses des cafés. La manifestation jeta la surprise, le tumulte et l'effroi dans cette foule et, l'entraînant en partie, elle dévala en torrent vers la Madeleine, grossie de curieux, de jeunes gens.

Aussitôt avisé, le préfet de police avait donné ordre de diriger des bandes d'agents contre les manifestants. Pour aller vite, on les entassa dans le métro et on les débarqua place de l'Opéra. Ces bandes, augmentées des soldats qui montaient la garde au chantier de la place et aux chantiers voisins, on les lança à la rencontre des grévistes.

Le choc se produisit proche le Vaudeville. Les policiers, mettant vite le sabre à la main, se ruèrent sur les manifestants. Ceux-ci, indignés et exaspérés, ne lâchaient pas pied. Ils se défendaient comme ils pouvaient, faisant arme de tout ce qu'ils trouvaient auprès d'eux. Mais, combien inégal était le combat! Bientôt, quelques coups de feu éclatèrent. D'où partirent les premiers? Des agents?... Des grévistes?... On ne sut! Toujours est-il que les revolvers d'ordonnance des sergents de ville firent davantage de victimes que les pétards des manifestants.

Ceux-ci tenaient toujours tête et la lutte ne faisait que grandir leur courage. Comment cela finirait-il? Quoique mal armée, la multitude était redoutable par sa fureur et son impétuosité. Or, les officiers de police ne voulaient pas que leurs hommes reculassent; ils firent intervenir la troupe.

Les soldats, rendus plus inconscients encore par la fièvre de la bataille, par les coups reçus, obéirent comme des automates. Aux ordres qui leur furent donnés, ils épaulèrent, ils firent feu!...

Il y eut un recul formidable de la foule. On eût dit d'une faux qui passait sur elle! Maintenant, les cris de douleur se mêlaient aux clameurs de malédiction et de colère. Outre les blessés, nombreux du côté ouvrier, il y avait des morts!

La cavalerie, mandée on toute hâte, arriva à la rescousse. Elle fonça sur les boulevards par les rues adjacentes et parvint à disloquer la manifestation. Mais la foule, quoique coupée en tronçons, ne s'éparpillait pas. Les groupes, rejetés hors de la grande artère, se coagulaient à nouveau et se dirigeaient vers les faubourgs, se rendaient aux salles où, le soir, se tenaient des réunions. Sur le parcours, ils clamaient leur indignation et répandaient partout la nouvelle de la bataille, de la tuerie.

Après la grande fusillade, il y avait eu un court moment d'angoissante accalmie. Les manifestants avaient ramassé les blessés, les avaient transportés aux pharmacies voisines. Quant aux morts, leurs corps, farouchement gardés par leurs camarades, avaient été étendus sur des autos et, en procession lugubre, transportés au siège de la *Fédération du Bâtiment*. Là, en une salle hâtivement transformée en chambre mortuaire, les cadavres des malheureux furent déposés.

Le tragique de cette journée, si brusquement haussé au diapason de guerre sociale, n'éclatait pas dans un ciel sans nuages. L'atmosphère était lourde déjà de rancunes et de colères. On vivait une période trouble, angoissante. On pressentait, à la nervosité et au malaise général, que des incidents minimes pouvaient se répercuter en événements d'une intensité grandissante.

Un hiver, long et âpre, avait accentué les causes d'inquiétude. Il y avait eu de rudes souffrances aux foyers ouvriers: aux épreuves de la saison s'étaient ajoutées les rancœurs d'une cherté des produits que la raréfaction n'expliquait point. Le peuple la mettait au compte d'accapareurs.

Aussi, dès le renouveau, le bouillonnement revendicatif s'était accentué. On eût dit que, sous les caresses du soleil, pour peu réchauffant qu'il fût encore, les travailleurs étaient pris d'un besoin d'action, de la nécessité de détendre leurs muscles, d'en éprouver la vigueur, afin de s'assurer que l'âpreté de l'hiver n'avait pas atténué leur résistance.

L'antagonisme entre ouvriers et patrons était d'ailleurs parvenu à un tel degré qu'on pouvait supposer atteint le maximum de tension. Dans les deux camps, on se considérait comme en permanent état de guerre, - interrompu seulement par des armistices qui n'apportaient dans les relations d'employés à employeur que des éclaircies de courte durée.

Des deux côtés, on s'était fortement organisé pour la lutte. En face des syndicats ouvriers et de leurs fédérations corporatives, qu'unifiait la *Confédération du Travail*, les capitalistes avaient, dans bien des branches, trusté l'industrie ou, tout au moins, constitué des associations de protection et de défense contre les grèves. Aussi, dès qu'une cessation de travail menaçait leur sécurité, les patrons répondaient par le lock-out, - jetant indistinctement hors des usines ou des ateliers tous les ouvriers de la corporation.

Ces pratiques de défense patronale avaient, en maintes circonstances, occasionné de douloureuses répercussions dans les rangs ouvriers, y semant la misère et, pour un temps, y disloquant les syndicats intéressés. Comme ces crises n'avaient été que momentanées et partielles, les souffrances qu'elles avaient entraînées n'avaient pas dépassé un rayon restreint. Dans son ensemble, la classe ouvrière n'avait ressenti que par solidarité l'effet de ces mesures: aussi, loin d'atténuer la virulence de ses revendications, elles l'avaient fortifiée, accentuée.

Leur effet avait donc été diamétralement contraire à celui qu'escomptaient les patrons: elles n'avaient pas déprimé les exaltés, mais avaient jeté dans l'orbite syndical les plus indécis, les plus inertes, les moins combatifs d'entre les prolétaires.

Il advenait ce qui se constate aux époques de fermentation révolutionnaire: les tentatives faites pour enrayer la croissance du mouvement subversif tournaient à son avantage.

En la circonstance, la plus tangible conséquence des efforts compressifs des capitalistes, était de rendre plus profonde, plus complète, la rupture entre eux et la classe ouvrière. C'était au point que, maintenant, les périodes d'accalmie étaient rares.

Quand la crise s'atténuait dans une corporation, elle s'envenimait dans une autre. Les grèves succédaient aux grèves; aux lock-out répondaient les boycottages; le sabotage sévissait avec une intensité ruineuse.

Tant et si bien que des industriels, des commerçants on venaient à considérer comme non enviable, - voire intenable, - leur situation de privilégiés.

Au point de vue politique, l'horizon n'était pas moins sombre qu'au point de vue économiques. La République avait perdu son attrait d'antan. Elle avait déçu tous les espoirs. Au lieu de devenir ce que, sous l'Empire, on avait rêvé qu'elle serait, - un régime social, ébauche d'un monde nouveau, - elle était ce que la structure de la société rendait inévitable: un gouvernement faisant, comme ses prédécesseurs, les affaires de la classe possédante, - de la bourgeoisie.

Les partis s'étaient succédés au pouvoir sans que le peuple en éprouvât un mieux-être, y vit un progrès sensible. Les hommes ayant figure de conservateurs avaient passé la main à des adversaires qui se posaient en rénovateurs, s'empanachaient de socialisme. Mais ces derniers qui, dans l'opposition, avaient bataillé pour les grands principes - pour la justice! pour la vérité! - une fois haussés au pouvoir, devenus les plus forts, n'avaient pas été meilleurs que les autres.

Et ceci avait parachevé la ruine des illusions populaires; il éclatait, aux yeux des moins prévenus, que le parlementarisme avait au cœur des germes morbides, dissolvant les bons vouloirs, putréfiant les consciences.

Pour comble, les vices du gouvernementalisme s'étaient plus crûment que jamais: la gabegie, le trafic des influences, la pillerie du trésor public, tous les marchandages, toutes les scélératesses, tous les scandales. Les ministères étaient des boutiques où le moins déloyal commerce était celui des décorations, - ce qui ne lésait que la bourse des vaniteux.

Toute cette boue, toute cette honte, qui sourdait fatalement de l'État, ne coulait pas plus noire et plus fétide que sous les régimes anciens. Mais, le sens critique du peuple s'était développé, sa clairvoyance s'était accrue et la répulsion lui venait de ce qui, autrefois, le laissait insensible. Aussi, son dégoût et ses rancœurs ne lui faisaient pas perdre la notion des réalités: il ne regardait pas en arrière et n'espéait rien de profitable d'un retour à des formes gouvernementales surannées. S'il était saturé de scepticisme et subissait le Parlementarisme, - comme une maladie dont on ignore par quel traitement se guérir, - il savait au moins qu'aucun des spécifiques politiques ne serait un remède efficace.

Cette maturité de raisonnement, cet accroissement de conscience, qui gagnait de plus en plus le peuple, ne l'illuminait pas au point d'éclairer pleinement sa route. Il pressentait que les agrégats de la vie nouvelle étaient au delà du parlementarisme; il entrevoyait ses germes dans le fédéralisme économique qu'annonçaient les syndicalistes; il sentait grandir en lui une puissance sociale qui éliminerait la force militaire, gouvernementale et capitaliste à son déclin... Mais, ce n'étaient qu'aspirations vagues. Pour leur donner corps, il y fallait la fécondation révolutionnaire.

Contre la classe ouvrière, de plus en plus vigoureuse et forte, se développant toujours en conscience, les gouvernements avaient usé tantôt de la manière douce, tantôt de la manière forte, Mais, ni la compression folle et la persécution furieuse, ni la corruption douceâtre et la distribution de faveurs ne l'avaient amollie. La masse populaire était soutenue par une telle volonté, elle était si profondément saturée d'esprit de révolte que rien ne la déprimait.

Il y avait en elle une force d'impulsion qui déconcertait tous les projets réacteurs et faisait avorter les mesures oppressives qui paraissaient les mieux combinées; tandis qu'au contraire, les misères du peuple, ses maladrances et aussi ses fautes servaient au succès de sa cause.

Ce phénomène, qui s'était déjà constaté souvent, allait se constater plus encore, au fur à mesure que les événements allaient s'avancer.

Les organisations syndicales, foyers des aspirations populaires, étaient le permanent danger que le pouvoir cherchait à briser, - soit en les attaquant de front, soit en les minant hypocritement. Rien n'était efficace!

Quand le gouvernement se faisait aimable, conciliant et qu'il tentait d'amadouer les travailleurs, ceux-ci, loin de se laisser engluier, profitaient des circonstances pour accentuer leur action.

De même, ils ne se laissaient pas abattre quand, changeant de tactique, le gouvernement revenait à la manière brutale et, au plus mince conflit, mobilisait l'armée, la faisait bivouaquer de champs de grève en champs de grève et multipliait les incidents tragiques.

En un cas, comme en l'autre, la classe ouvrière s'aguerrissait. Elle prenait possession de la rue, se familiarisait avec les tactiques de résistance. Elle apprenait à ne pas lâcher pied devant les bandes policières et à neutraliser la troupe lancée contre elle.

A être successivement choyée ou morigénée, elle prenait le gouvernement en profond mépris, elle n'avait pour lui que de la haine et perdait de jour en jour sa passivité.

Et c'est pourquoi la sortie mouvementée du meeting du manège Saint-Paul avait si brusquement tourné à la bataille, à déroute.

Il y avait une quinzaine de jours que la grève du Bâtiment mettait Paris en effervescence. Elle avait débuté par un mince conflit, sur un chantier: A l'appel de solidarité de quelques ouvriers lésés, leurs camarades des diverses spécialités avaient posé les outils et, rapidement, tout le chantier s'était trouvé en grève. Les patrons, grisés par leur forte coalition, au lieu de chercher à circonscrire le conflit, avaient cru profitable de l'envenimer et, de répercussions en répercussions, la grève avait gagné toute l'industrie.

Simultanément, d'autres grèves se déroulaient, tant à Paris qu'en province, aggravant le malaise, surexcitant les esprits.

Bien qu'à Paris, les plus approximatives statistiques supputaient que cent milliers d'ouvriers, de diverses catégories, étaient en bataille.

En province, pour être plus éparpillée, l'agitation n'était pas moins vive. Et, symptôme caractéristique, le bouillonnement n'était pas circonscrit aux centres industriels; les régions agricoles étaient contaminées aussi. Partout, aux moindres incidents, les tiraillements et les heurts entre le travail et le capital s'épanouissaient en conflits violents, en grèves d'une acuité toujours accrue.

Dans cette atmosphère surchauffée, où couvaient et s'avaient les haines contre le patronat et le gouvernement, se propagea, avec la spontanéité d'une décharge électrique, la nouvelle des bagarres autour du manège Saint-Paul et du drame qui avait ensuite taché de sang ouvrier le pavé des grands boulevards.

Ce fut d'abord de la stupeur, de la consternation. Puis, les poings se serrèrent, les colères fulgurèrent. La masse du peuple, angoissée, indignée, vibra et la surexcitation atteignit le paroxysme.

L'orage crevait!

Cette tuerie, - pas plus meurtrière que tant de précédentes, - venait de précipiter les événements, de créer une situation révolutionnaire.

Le lundi matin, Paris avait l'aspect fébrile des grands jours. Un soleil rougeâtre perçait avec peine le ciel gris et bas. Le vent soufflait par rafales, apportant de l'est une cinglante froidure. On eût dit que l'atmosphère reflétait l'état d'âme du peuple: en lui roulaient des pensées, sombres et tumultueuses, que le vent de la colère faisait présager grosses de révolte.

Dès patron-minette, la foule des faubourgs avait déambulé moins compacte que d'habitude. Les wagons du métro, les autobus, les tramways étaient moins bondés.

Les ouvriers qui, par accoutumance, avaient quitté leur logis pour se rendre au travail lisaient avidement leur feuille quotidienne, achetée au kiosque, fraîche sortie des rotatives, maculant encore et traînant après elle l'odeur fade d'encre d'imprimerie.

Des pressentiments pénibles, une vague anxiété s'épandaient, serrant les cœurs, crispant les visages.

De brèves conversations s'engageaient, ponctuées de réflexions brutales, dont le gouvernement faisait les frais.

La note dominante était pessimiste: «*Ça allait tourner au vilain...*», disaient les circonspects.

De ci, de là, quelques mouvements subits et impétueux, quelques exclamations furieuses secouaient la torpeur moutonnaire.

Ceux qui étaient partis au travail étaient les ouvriers dociles, les souples, les résignés. Or, sur ceux-ci même passaient des bouffées de colère, fusant en interjections violentes.

Aux usines, aux ateliers, incomplètes furent les équipes. Et, qui plus est, les ouvriers présents n'apportaient pas à la besogne l'ardeur coutumière; leurs gestes se ressentaient de l'inquiétude et de l'anxiété qui les poignait.

La veille, dans les réunions diverses tenues le soir, - meetings, soirées familiales ou récréatives, - les événements de la journée avaient été commentés par des orateurs dont l'indignation faisait l'éloquence.

Ces réunions, les membres des comités de grève les avaient visitées, les unes après les autres. Pour dramatiser leurs paroles, ils avaient dépeint l'agonie des victimes, avaient revécu les douleurs de leurs proches, dit l'affre et le désespoir des veuves, des enfants. Clamant la fureur dont ils débordaient, ils concluaient que la solidarité prolétarienne devait se manifester par la cessation complète du travail: il fallait le suspendre sur l'heure, sans attendre que les organisations syndicales en donnent le signal.

Le mot d'ordre se propagea, par vibrations spontanées, par accord tacite. Et c'est pourquoi, dès le lundi matin, le courant favorable à la grève était déjà important et la reprise du travail très partielle.

Bientôt, les rues se sillonnèrent d'une foule nerveuse, en quête de nouvelles, se dirigeant vers la rue Grange-aux-Belles et la Bourse du travail et, surtout, ayant pour point d'attraction le théâtre de la tuerie, le coin des grands boulevards, où étaient tombées les victimes.

Tout le jour, on y pélerina. La coulée humaine dévalait, recueillie, émotionnée, sans que jaillissent d'autres cris que les appels des camelots offrant les dernières éditions des journaux. Lorsqu'il se faisait des remous de foule, quand des groupes se formaient, ils étaient aussitôt désagrégés par la police; à son traditionnel «*circulez*», lancé avec une componction inaccoutumée, il était obéi à regret, réticement. On eût dit que la foule s'éveillait d'un long engourdissement; elle regardait les policiers comme un objet d'horreur, sans avoir encore l'énergie de la résistance.

Dans la nuit, des gerbes de fleurs avaient été apportées et accumulées en pyramides, aux places tachées de sang. Les autorités, redoutant d'accroître la surexcitation populaire, les avaient laissées, se bornant à accentuer les mesures de police et à renforcer les postes de soldats, sur les chantiers et aux carrefours.

Les conseils des syndicats, les comités des fédérations et de la C.G.T. s'étaient réunis d'urgence.

La décision prévue de leurs délibérations était en passe d'exécution: la grève de solidarité.

Il fut convenu d'inviter les travailleurs de toutes corporations à suspendre le travail et à continuer la grève jusqu'au jour où le gouvernement s'engagerait à poursuivre les fusilleurs et à rechercher les responsables réels, - outre les bras qui avaient frappé, - la tête qui avait commandé.

La déclaration de grève, vite connue, se propagea avec une rapidité telle que, - quoique décidée à partir le lendemain seulement, - la cessation de travail prenait, dans le courant de l'après-midi, une extension considérable. Des colonnes de manifestants se formèrent qui, allant d'ateliers en usines, annonçaient la décision de grève et faisaient honte aux indécis rechignant à quitter le travail. En la plupart des cas, de longues objurgations étaient superflues; le débauchage s'effectuait sans grands tiraillements.

Tandis que le peuple entraînait en branle, les événements qui l'émouvaient glissaient sur l'épiderme des parlementaires. Une demande d'interpellation, déposée à la Chambre par les députés socialistes, était froidement accueillie par les gouvernementaux et les droitiers, faisant bloc contre les syndicats. Les ministres se refusèrent à fournir des explications et exigèrent d'être couverts sans débat; plus tard, quand le calme serait rétabli, ils répondraient aux interpellateurs. Au surplus, avec l'optimisme et l'aveuglement qui, toujours, à la veille des révolutions ont caractérisé les gouvernements, ils annoncèrent qu'il n'y avait pas à prendre les choses au tragique et que, dans peu de jours, l'ordre régnerait, complet. Haut la main, une majorité compacte les approuva.

Le peuple, loin d'attendre rien de favorable du parlement, le tenait avec raison pour son ennemi. Il répondit par le mépris et des sarcasmes à son indifférence, Aussi ne s'indigna-t-il pas de son attitude. Il n'espérait plus rien de lui et sut le marquer par son peu d'empressement à se porter vers le Palais-Bourbon.

La place de la Concorde où, aux périodes troublées de la fin du dix-neuvième siècle, anxieuse des décisions de la Chambre, une houle humaine déferlait, n'était plus guère qu'un centre d'éparpillement.

Le populaire, qui débordait des boulevards, où il était venu par sympathie, ou simple curiosité, pour voir le théâtre du massacre, était entraîné vers la Madeleine et la place de la Concorde. Il venait là, poussé et non attiré! Autour de l'Obélisque et des fontaines qui lui font ceinture, la foule refluit donc, un moment retenue par la magie du spectacle qui s'offrait à elle: le soleil plongeant derrière l'Arc-de-Triomphe, illuminant l'avenue, incendiant les rameaux encore noirâtres des arbres. Et les regards, charmés, n'étaient pas détournés par le palais législatif, dont la masse écrasée, engluée d'ombre, avait des aspects de monument funéraire, donnait l'impression d'entrer dans la nuit, d'être une chose morte, d'être déjà le passé.

La journée se termina sans de trop graves incidents. Journée d'expectative durant laquelle les adversaires s'observent, plus qu'ils ne se heurtent. Il n'y eut de bagarres que sur quelques points. Elles furent suscitées par les maladresses d'agents qui, n'appréciant pas à quel degré était diminuée la docilité habituelle de la foule, croyant pouvoir la bousculer comme à l'ordinaire, eurent l'imprudence de tenter des arrestations. Mais le peuple, prompt à s'encolérer, intervint et s'acharna, n'ayant de cesse qu'après avoir obtenu, ou effectué de vive force, la délivrance des prisonniers. Cet irrespect de l'uniforme, ces rebiffades brusques et encore anodines, étaient un présage de mauvais augure pour l'autorité.

La soirée venue, l'agitation fut d'un autre ordre, mais elle ne s'atténua pas: comme la veille, elle se concentra en de multiples réunions, - meetings divers, réunions de groupes, assemblées de syndicats. Les salles regorgeaient d'auditeurs enfiévrés, et les nouveaux arrivants, faute de place, s'amassaient aux portes. Sobres étaient les discours. Ce n'était plus l'heure de palabrer longuement, mais d'aviser aux mesures à prendre, d'agir avec décision et vigueur, afin d'accentuer le mouvement de grève, de l'accélérer et de l'amplifier jusqu'à le rendre unanime.

Les organisations syndicales avaient toutes leurs comités en permanence. Le Comité Confédéral, en un premier manifeste, avait posé les conditions de la grève, défini l'ultimatum au gouvernement, qui était mis en demeure de poursuivre les assassins, de rendre justice à la classe ouvrière.

Une parenthèse est nécessaire: au seuil de cette grève, dont les conséquences allaient être incalculables, les initiateurs la rétrécissaient à un ultimatum au gouvernement. Il n'y a pas à s'en étonner. Il en est des cataclysmes sociaux comme des organismes vivants: ils naissent d'une cellule, d'un germe qui se développe graduellement. Aux débuts, l'être est faible, la révolution est informe. Celle-ci est même tellement informe que ses plus ardents partisans, ceux qui, dans leur for intérieur en appellent la venue et voudraient la pousser jusqu'à ses plus ultimes développements, la souhaitent plus qu'ils ne la pressentent.

Ainsi a-t-il été de toutes les révolutions antérieures: elles ont surpris leurs adversaires et, quelquefois, leurs plus fidèles zéloteurs. Mais, au cours de toutes, ce qui a caractérisé les hommes profondément révolutionnaires, c'est qu'ils ont su profiter des événements, ont toujours été à leur hauteur, n'ont jamais été dépassés par eux... Il en advint pareillement, cette fois encore.

Ceci observé, revenons au Comité Confédéral: à l'heure où nous sommes, la pensée qui l'animait et qui résumait les aspirations communes, était de réaliser une suspension de travail tellement complète que le gouvernement en fût ébranlé. Pour le surplus, les circonstances décideraient!

Donc, le Comité lança son manifeste. Après quoi, il s'entendit avec les conseils fédéraux des corporations, pour l'envoi de délégués en province. Ceux-ci reçurent mission de se diriger d'abord sur les points industriellement et commercialement stratégiques: sur les grandes artères de circulation, sur les centres dont la production était de primordiale utilité pour le fonctionnement social. Ils devaient y exposer les raisons de la grève, y souffler l'enthousiasme, y ranimer les courages qui, détremés par les fausses nouvelles, hésiteraient à l'action. Telle était leur besogne, de centre en centre.

Les groupements syndicaux n'étaient pas seuls en émoi. Tous les agglomérats de révolutionnaires, groupes antimilitaristes et organisations secrètes tenaient des réunions, se préoccupant des concours à apporter au mouvement, des initiatives bonnes à prendre.

Plus que tous, les groupements antimilitaristes se dépensaient. Leur activité s'était décuplée avec la grève du bâtiment. Un fertile champ de propagande s'offrait à eux; chapitrer les soldats, éparpillés dans le camp retranché que semblait devenu Paris, leur rappeler qu'avant d'être des troupiers ils étaient des hommes et qu'ils se devaient de ne pas se souiller du sang de leurs frères de travail.

A cette œuvre, ces groupes s'adonnaient avec une fougue inlassable et ardente.

Si, du côté du peuple, la grève se coordonnait, de son côté, le gouvernement ne restait pas inactif. Jugeant superflu d'accentuer les mesures défensives, - déjà respectables, - qu'il avait prises, il se préoccupa de parer à la suspension de travail. Il était d'ailleurs très confiant. Les précédentes tentatives de grève générale n'ayant jamais été que partielles, il supputait qu'il en serait de même cette fois.

Pendant, il ne voulait pas être pris au dépourvu; il entendait faire montre de ses aptitudes à refréner le péril social, e autant pour maintenir son prestige que pour éviter des émotions à la Bourgeoisie, Il ne le pouvait qu'en obviant aux ennuis de la grève, grâce à la main-d'œuvre militaire. Il donna donc des instructions on ce sens.

De rapides enquêtes, près des syndicats patronaux et des grandes Compagnies d'exploitation, avaient fait connaître, approximativement, les quantités de soldats nécessaires pour remédier à la grève en assurant tant bien que mal le travail. En conséquence, une mobilisation fut préparée pour industrialiser l'armée.

Certains proposaient que, sans délai, des soldats fussent immédiatement installés près des ouvriers. Nul de ceux-ci, prétendaient-ils, en voyant à ses côtés son remplaçant disposé à se substituer à lui, n'oserait faire grève.

Les patrons, plus psychologues, objectèrent que ce procédé aurait des effets désastreux et qu'il révolterait les plus timorés. On s'en tint à dresser la liste des professions et des catégories dans lesquelles, le cas échéant, les troupiers seraient incorporés.

Et alors que, dans les deux camps, on prenait les dernières dispositions de combat, la nuit s'avantçait.

L'énorme ville s'engourdissait dans une anxieuse torpeur et, contrastant avec la bruyance de la journée, un silence morne s'épandait sur elle. Il n'était troublé que par la cadence des patrouilles, zigzaguant de rues en rues.

L'éveil de Paris, le mardi, fut celui d'un paralytique. Non seulement l'engourdissement de la nuit continuait, mais il paraissait croître avec le jour. Le silence ne s'était pas dissipé avec les ténèbres. De la rue ne montait pas le bourdonnement accoutumé de bête énorme, symphonie des bruits divers qui, dès le matin, annonçait la reprise de l'activité.

L'arrêt du travail qui, la veille, n'avait été que spontané et s'était effectué au hasard des initiatives et des impulsions, se régularisait et se généralisait avec une méthode qui dénotait l'influence des décisions syndicales.

L'indignation populaire, qui était au paroxysme, allait contribuer à l'accélération du mouvement. Le peuple était imbu d'un si profond sentiment de pitié pour les victimes du Pouvoir et si intense était sa colère, contre lui et ses suppôts, qu'il se lançait dans la grève avec soulagement et satisfaction.

Cependant, les siens - plus que quiconque - seraient durement touchés par la crise. Outre l'inévitable disparition du gagne-pain qui, pour les prolétaires, était l'immédiate conséquence de la suspension du travail, la grève comportait pour eux toute une série d'ennuis et de calamités. Malgré tout, ils allaient à l'aventure, la joie au cœur, résolus à subir stoïquement les vicissitudes qui feraient cortège aux événements dont ils allaient être les acteurs principaux.

Les privilégiés voyaient poindre le conflit d'un œil moins serein. Nulle humeur combative ne les secouait, nul idéal ne les reconfortait. Ils ne songeaient qu'à jouir sans trouble. Or, ce qu'ils voyaient de plus clair dans la grève dont ils étaient menacés, c'était la perturbation qu'elle allait apporter dans leur existence, leurs habitudes, leurs plaisirs.

D'ailleurs, sauf dans les cas où leurs intérêts particuliers étaient directement en jeu, ils avaient tendance à apprécier les conflits sociaux, non d'après leur importance réelle, mais d'après les inquiétudes ou les dérangements qu'ils leur occasionnaient. Pour eux, la grève d'un quarteron de musiciens, qui les privait d'une représentation théâtrale, ou celle de quelques douzaines de garçons d'écurie de courses, qui déséquilibrait leurs paris, prenait des proportions plus graves qu'une grève de dockers immobilisant le trafic d'un grand port.

On conçoit donc qu'ils fussent émus et effarés par la perspective d'une grève de tout!...

Cependant, au réveil, ils eurent une joie: les journaux avaient paru. Ils annonçaient bien qu'ils ne savaient s'ils pourraient reparaître demain, la grève n'étant plus, pour leur personnel ouvrier, qu'une question d'heures... qu'importait! Ils avaient paru. C'était de bon augure.

Par contre, un spectacle les stupéfia, qui brouilla leur joie première: les becs de gaz de la rue flambaient tous comme avant minuit. La veille, avec un soin minutieux, les allumeurs avaient fait leurs rondes d'allumage. Après quoi, la conscience tranquille, ils avaient jugé superflu de procéder à l'opération d'extinction et avaient dormi leur nuit pleine.

Et combien nombreux, outre cela, les sujets de désarroi et d'étonnement. Et chacun prenait les choses selon son humeur: les uns s'émouvaient de la gravité et du tragique des événements; les autres s'en moquaient.

Le métro ne fonctionnait plus. Il était pourtant desservi par un personnel considéré de tout repos. Les révolutionnaires, avec une ironie amère, prétendaient que les risques de maladie qui y étaient considérables (la tuberculose faisait d'effrayants ravages dans le tunnel) contribuaient, avec la modicité des salaires, à rendre ce personnel souple et docile. Un syndicat jaune, constitué avec l'agrément de la compagnie, fonctionnait quasi seul. Le syndicat rouge n'était qu'un squelette. Cependant, le métro ne fonctionnait pas!

Au matin, quand le personnel fidèle avait voulu mettre les trains en service, il ne l'avait pu, faute de courant. Les heures de la nuit avaient été mises à profit pour une efficace opération de déboulonnage et la force électrique ne coulait plus dans les câbles. D'ailleurs, les usines génératrices étaient en sommeil. Lorsque leurs équipes de jaunes avaient voulu mettre en route les puissantes dynamos, on avait

constaté un considérable sabotage : il y avait de la poudre d'émeri dans les paliers; on avait déconnecté certains appareils, d'autres avaient été mis en court-circuit...

Il avait été si efficacement opéré que la mise en fonctions des dynamos était, sinon impossible, du moins passablement dangereuse pour qui la tenterait. On ne l'essaya pas et on se préoccupa uniquement de réparer les dégâts.

Les tramways, ainsi que les autobus, ne circulaient pas. Dans la nuit, le syndicat avait tenu, en plusieurs quartiers, des réunions, au cours desquelles la suspension immédiate du travail avait été décidée. Aussi, aux dépôts, d'où s'effectuaient les premiers départs, rares furent les employés. Par contre, une foule animée stationnait aux portes, disposée à entraver la sortie des voitures, au cas où quelques faux frères eussent voulu travailler quand même. La trotte désordonnée et cahoteuse des voitures de laitiers, que rythmait le brimbalement des pots à lait, n'avait pas, à l'heure grise qui précède le jour, secoué le pavé des rues. La veille, le syndicat en avait convenu ainsi, de sorte que, ni les employés des compagnies trusteeuses, ni ceux des patrons isolés n'étaient montés sur leurs sièges.

D'autre part, les quartiers aristocratiques et commerçants bénéficiaient d'un boycottage désagréable et mal odorant: sur les trottoirs, les poubelles étalaient le trop plein de leurs détritrus. Au contraire, dans les quartiers ouvriers et populeux, les boueux avaient, comme de coutume, procédé à l'enlevage des ordures ménagères.

Ce choix des quartiers sur lesquels allait peser plus durement la grève, les charretiers des tombeaux de la voirie n'étaient pas seuls à le pratiquer. Dans les mêmes parages, les balayeurs municipaux s'étaient abstenus de nettoyer rues et boulevards, ainsi que d'y procéder à l'arrosage quotidien.

Dans nombre de corporations, d'identiques mesures de boycottage avaient été prises.

Les travailleurs prouvaient ainsi qu'ils savaient allier à une nette conscience des nécessités de la lutte de classes, le doigté compatible avec les circonstances.

La grève générale avait pour but de mettre en valeur la puissance d'action dissolvante de la classe ouvrière et, outre cette manifestation morale, d'atteindre matériellement ses adversaires, de les frapper dans leurs besoins et dans leurs plaisirs.

En tenant compte de l'enchevêtrement social, il était difficile aux travailleurs de porter des coups à leurs ennemis, sans se frapper eux-mêmes par ricochets; ils se résolvaient, de gaieté de cœur, à cette fatalité. Cependant, ils n'avaient pas scrupule de s'éviter cette répercussion, lorsqu'ils le pouvaient, sans mettre en péril le principe de la grève générale. A ce mobile obéissaient les travailleurs qui, par cordiale camaraderie (tels les boueux et les balayeurs des rues) s'efforçaient d'atténuer, dans les quartiers ouvriers, les inconvénients de l'arrêt du travail.

Cette clairvoyance de l'accord nécessaire entre frères de classe, jaillissant en plein conflit, était un symptôme de l'orientation qu'allait prendre la grève générale: à sa phase, d'abord purement dissolvante et unilatérale, allait succéder une phase de solidarité effective, de reconstitution sociale.

Pour l'instant, la portée du conflit, encore à son début, résidait dans la démonstration de la toute-puissance de la classe ouvrière, manifestée par un acte négatif; l'immobilité, succédant à l'inlassable activité.

Et cette immobilité gagnait de proche en proche!

Aux boulangeries, le pain manquait en partie. Les ouvriers avaient, en proportions considérables, abandonné le travail. Les patrons, s'ingéniant à les suppléer, avaient mis la main à la pâte. Seulement, en bien des fournils, les mitrons, - qui avaient la pratique des grèves, - avaient pris la précaution, avant de se retirer, de rendre les fours momentanément inutilisables. Et ce, sans les détériorer, sans y jeter de produits nocifs. De ce fait, quantité de boulangers se trouvaient dans un complet embarras.

Aux boucheries, la disette de viande n'était pas encore sensible. La grève ne s'y constatait que par une pénurie de personnel, nombre de garçons bouchers ayant déposé le tablier.

Aux épiceries, aux grands bazars d'alimentation, même marasme: un personnel restreint assurait le service.

Aux Halles, l'encombrement de la matinée n'avait pas eu la densité habituelle. Il y avait eu du calme, au lieu des bousculades et du tohu-bohu journaliers. Les maraîchers des environs, redoutant des incidents, ne s'étaient guère aventurés. La plupart avaient préféré s'abstenir du voyage. Aussi, n'eussent été les expéditions de province, qui affluaient encore, le marché eut eu piètre physionomie.

Cette insuffisance eut sa répercussion en tous les quartiers; les marchands de primeurs, de légumes, de victuailles furent chichement approvisionnés.

Ainsi, dès le premier jour de grève, un resserrement symptomatique affectait l'essentiel trafic, le commerce de l'alimentation. Et comme la question du ventre primait toutes les autres, ce signe avant-coureur d'une possible disette ne pouvait que surexciter les inquiétudes, accroître les angoisses.

Cette perturbation, qui se révélait alors que le geste d'inertie de la classe ouvrière s'esquissait à peine, était une probante affirmation de sa force. Le prolétariat était donc bien le grand metteur en œuvre de la Société: il était le bœuf qui, la tête prise au joug, toujours courbée vers la terre, avait sans fin ni trêve creusé le dur sillon, le fécondant de sa sueur.

Et voici que le bœuf, las de trimer sous l'aiguillon, s'arc-boutait sur la terre fraîche et, relevant le front, sondait l'avenir. Qu'allait-il en découler? Après avoir prouvé qu'il est le rude et bon ouvrier social, que sans lui, du champ ne sortiraient que ronces et épines, que sans lui rien n'est rien, allait-il avoir l'audace de vouloir être tout?

Pour l'heure, il s'en tenait à la résistance passive.

Dans les quartiers industriels, aux faubourgs et aussi aux banlieues, les ateliers étaient déserts et, au-dessus des usines, les hautes cheminées ne crachaient plus leurs volutes noires.

Dans le Marais, le faubourg du Temple et les parages avoisinants, où foisonnaient les industries d'art et les cent métiers d'articles de Paris, - rappelant la vieille artisanerie, - les ateliers de ciseleurs, bijoutiers, maroquiniers, monteurs en bronze, etc..., étaient vides. Vides aussi, dans les rues et les cités fourmillantes qui bordaient le faubourg Antoine, les ateliers d'ébénisterie.

Au quartier Saint-Marcel, aux bords de la Bièvre, les ouvriers travaillant les peaux avaient abandonné le travail. De même, à la Glacière, les ouvriers des fabriques de chaussures, des fonderies, etc...

A Pantin, à Aubervilliers, les usines des produits chimiques, les savonneries, la manufacture d'allumettes, chômaient. Pareillement, à Saint-Denis, les chantiers de construction et les cinquante autres bagnes industriels, où s'étiolait une population immigrée de Bretagne ou d'ailleurs. A Ivry, à Batignolles, les ouvriers des forges se reposaient; de même à Boulogne, à Arcueil, les blanchisseurs; de même, à Levallois, à Puteaux, les ouvriers de l'automobile...

Partout! Partout! Sur tous les chantiers, dans toutes les usines, dans tous les ateliers, l'arrêt du travail succédait à la fièvre de production.

Les ouvriers se croisaient les bras, - simplement!

Cependant, cette unanime suspension du travail ne s'était pas, sur tous les points, réalisée avec la spontanéité désirable. Il y avait eu besoin, à maintes reprises, de prendre le contre-pied du *compelle intrare* de l'Évangile: au lieu de forcer à entrer ceux qui s'y refusaient, il avait fallu pousser les récalcitrants vers la porte, - les forcer à sortir.

L'opération s'effectuait avec mansuétude. Les syndicats avaient mobilisé des délégués, ayant mission de s'assurer que la décision de grève était généralement mise à exécution. Ces camarades servaient de centre de jonction à des cohortes de grévistes, qui zigzaguaient de quartiers en quartiers, passant en revue usines et ateliers et s'assurant que l'arrêt y était complet.

(*) *compelle intrare*: forcez-les à entrer. (Note A.M.).

Là où le travail n'était pas suspendu, les manifestants entraient d'assaut. Tout d'abord, ils faisaient tomber les courroies, tournaient les commutateurs, lâchaient la vapeur, éteignaient les feux... Ces précautions préliminaires accomplies, ils expliquaient aux inconscients continuant à trimer combien leur acte était antisocial; leur faisaient honte de manquer ainsi à la solidarité que se doivent entre eux les travailleurs; s'efforçaient à leur faire comprendre qu'ils se portaient tort à eux-mêmes, qu'ils pâтираient de cette trahison. Puis, en conclusion à ce bref cours de morale syndicale: «Ouste! tout le monde dehors!...».

Parfois, les débaucheurs se buttaient à une tentative de résistance: des contre-maîtres zélés, des patrons entichés de leurs prérogatives, voire des ouvriers routiniers et inconscients s'interposaient, cherchant à refouler les grévistes, à les empêcher de pénétrer. Il en résultait des bourrades, des bousculades, des bagarres. Alors, si l'un des champions de l'ordre exhibait un revolver, menaçait les envahisseurs, il était tôt mis hors d'état de nuire; l'arme lui était arrachée des mains et il lui était donné le conseil de ne pas récidiver.

Néanmoins, si quelques-uns de ces incidents tournèrent au tragique, ce fut le petit nombre, même lorsque les patrons s'avisèrent de faire appel à la protection des autorités. Celles-ci étaient harcelées de demande de secours; elles ne savaient qui entendre, à qui promettre appui, ne pouvant sur cent points divers également menacés, envoyer des agents ou des troupes.

Les préalables mesures de protection se trouvaient insuffisantes et inefficaces. Des patrouilles à cheval sillonnaient bien les rues, des postes de troupes étaient bien installés aux endroits stratégiques, - mais les débaucheurs qui, tel un élément déchaîné, passaient en trombe, ne fondaient pas droit devant eux, en aveugle; ils savaient éviter les embuscades. Au moment propice, ils se repliaient, obliquaient à droite ou à gauche - au besoin s'égrenaient, pour se reformer en arrière; ils ne tenaient pas tête à la force armée, lâchaient pied devant elle, se refusait à la bataille... et allaient opérer plus loin.

A ce jeu, les troupes gouvernementales s'énermaient et s'épuisaient. Elles étaient d'autant plus harassées par les marches et contre-marches, inutiles et vaines, qui leur étaient imposées, que dans la plupart des cas, elles arrivaient après coup au point quelles avaient ordre de défendre, - n'ayant que la déception de constater les traces du passage des grévistes.

Ces derniers avaient pour eux la supériorité de l'initiative et de la spontanéité; ils savaient apporter à leurs agissements l'impromptu favorable au succès.

Point de répétition monotone et de gestes toujours identiques! Ainsi, pour varier leurs opérations, ils ne se faisaient pas scrupule, au sortir d'une usine, de s'aiguiller vers un bazar ou un magasin de nouveautés.

Ils y faisaient irruption par toutes les entrées à la fois; ils farandolaient au travers des galeries, refoulant devant eux les employés encore au travail.

Leur irrespect pour les marchandises étalées était si complet que, par crainte de plus appréciables dégâts, les directeurs s'empressaient de rendre la liberté au personnel et donnaient, en hâte, les ordres pour que rapidement soient baissées les devantures.

Et ces foules d'ouvriers, d'employés, ainsi lâchés dans Paris, y apportaient un regain de fermentation.

Tandis que les uns, d'esprit timoré, casanier, se garaient de la cohue et regagnaient leurs demeures, d'autres se mettaient au diapason: ils se mêlaient aux grévistes, aux manifestants, d'abord par simple curiosité; puis, entraînés, gagnés par la fièvre de la rue, ils n'étaient pas les moins ardents, faisaient chorus avec les camarades.

Entre les spectacles divers que la grande ville offrit ce jour-là, - spectacles où la comédie s'amalgamait au drame, - il en fut un qui ne manquait pas de couleur. Il eut pour scène, entre midi et une heure, les rues qui s'éparpillent de la Madeleine à l'Opéra.

Tandis que les banques et les maisons de commerces de luxe, qui pullulent dans ces quartiers, avaient jugé prudent de ne pas ouvrir leurs portes, les maisons de couture et de mode, qui y foisonnent aussi, avaient exigé que leur personnel vînt au travail.

A l'heure du repas, les ouvrières, craintives un peu, mais fort curieuses du tableau de la rue, descendirent de leurs ateliers, s'enhardissant mutuellement. Les restaurants, d'habitude extrêmement animés, où dominait la gaieté, où fusaient les rires, étaient presque déserts, à demi-silencieux; les conversations y bruissaient en sourdine, et le service, très incomplet, était restreint, insuffisant.

Le moment fut jugé propice par les grévistes de la couture, - des tailleurs principalement, - pour amener à faire cause commune avec eux l'ensemble des ouvriers.

Dans la matinée, leurs tentatives dans ces parages avaient échoué, - le déploiement des forces policières et militaires qui, de la rue de la Paix au boulevard Malesherbes, était fort compact, y mettant obstacle. Maintenant, ces grévistes, très au courant des habitudes du quartier, utilisaient les minutes de flânerie précédant la rentrée aux ateliers. Ils se mêlaient aux groupes d'ouvrières, les endoctrinaient et les amenaient à crier: «*Vive la grève!*».

Les autorités s'effarèrent de ces clameurs, mi-frondeuses, mi-goguenardes. Elles voulurent les réfréner.

Mal leur en prit! Ce qui n'était, de prime abord, qu'amusement vira au sérieux. En peu de temps, la rue de la Paix grouilla d'une foule, en grande partie féminine et qui, narquoise et furieuse, ne voulait pas reprendre le travail.

Contre cette foule, plus exubérante que belliqueuse, qui, en fait d'armes, n'aurait pu brandir que de légers parapluies, les officiers de police eurent la maladroite imprudence d'user de violences: ils la firent charger par leurs agents, poings en avant. Les hommes firent front à l'attaque, protégeant les femmes, le mieux qu'ils purent. Ils n'y parvinrent qu'en partie.

Ce fut une mêlée sauvage! Des femmes, des jeunes filles roulaient à terre, brutalisées, piétinées; d'autres, apeurées et affolées par la charge, en subissaient un contre-coup nerveux et moral qui les rendait malades de terreur. Ce n'était que cris d'angoisse, de détresse et de douleur!

De la rue de la Paix, la panique se propagea aux rues avoisinantes. Une rumeur domina tout, suscitant l'indignation de tous: l'assommade des femmes par les sergents de ville.

Il n'en fallut pas davantage pour que les ateliers où le travail continuait encore se vidassent en tumulte, - malgré les patrons, qui voulaient garder leur monde et tentaient de fermer les portes pour empêcher la sortie.

Les ouvrières, énervées et encolérées, se dispersèrent comme une volée de moineaux, s'éparpillèrent dans leurs quartiers respectifs.

Le récit des événements dont elles avaient été les héroïnes et les victimes ajouta un grief nouveau aux motifs de surexcitation.

Ainsi, la fermentation empirait, non seulement du fait de la grève, - accélérée par le tourbillonnement des manifestants, - mais encore du fait des mesures gouvernementales pour enrayer la crise.

Tout concourait donc à donner à Paris l'aspect d'une cité en révolte et les pulsations de son vaste organisme de travail et de circulation se ralentissaient, se rapprochant de plus en plus de l'arrêt total.
